



Le château de la Sône près Saint-Marcellin (Isère).

LA REVANCHE DU CAPITAINE

I

DISCOURS DU TRONE

Un soleil splendide faisait resplendir les cimes des Alpes.

Au-dessous ce n'était que bruit joyeux de cascades ; les vieilles neiges fondaient ; les glaciers suaient des ruisseaux et des rivières.

Plus bas encore un brouillard léger et bleuâtre, une transparente fumée d'eau à travers laquelle s'apercevaient les pousses nouvelles des sapins, des fleurs bleues, ou rouges, des bouquets d'arbustes printaniers.

Les roches réapparaissaient avec leurs mines rébarbatives de géants enchaînés, ou de monstres devenus pierre sous la baguette d'un enchanteur. A leurs pieds et jusque sur leurs flancs, surgissaient des tapis de verdure et de fleurs...

On était à la fin d'avril.

Ce n'était pas encore le temps chaud.

L'air était âpre, le vent aigre, le ciel changeant, mais c'était la résurrection. L'Alpe se dégageait de son linceul et renaissait à la lumière.

Dans une clairière de sapins que d'année en année la flamme de nombreux campements de rôdeurs a peu à peu élargie, vont et viennent des hommes que leur équipement et leur physionomie ne permettent de prendre que pour des contrebandiers ou des bandits.

Or ils sont l'un et l'autre.

Ce sont les membres, un moment dispersés, de la bande de Claude Mandrin et de Périnet.

Leur jeune chef est de retour parmi eux.

Debout au bord de la clairière, appuyé contre un arbre auquel est attachée la belle jument noire, Mandrin s'entretient avec Fleuret d'une cérémonie solennelle qui se prépare. Le licu est imposant, il

l'a choisi pour une scène mystérieuse dont il veut frapper ses compagnons afin de les enchaîner plus étroitement à ses desseins.

Par ses mains, ou par ses ordres, un autel s'éleva au milieu de la clairière; il est composé de terre, de rochers et d'arbres abattus.

Lui-même place dessus un trépied sur lequel doit bientôt fumer l'encens.

— Il est temps, Fleuret, que je relève mon prestige, dit le capitaine. Tu sais quels vastes projets j'ai conçus. Parmi nos hommes, beaucoup ne me connaissent pas encore; les débris sauvés par Périnet sont un petit nombre, les autres ont besoin qu'on leur monte la tête. Ils n'ont pas vu nos beaux jours. Ils ne connaissent même pas les ruines imposantes de Roquairol. Jusqu'à présent tu n'as connu en moi qu'un capitaine d'aventures; tu vas me voir en comédien. Que veux-tu, mon vieux? Ce n'est qu'avec du théâtre et des mensonges que l'on séduit les hommes et qu'on leur fait accepter la vérité.

« Fais sonner le rappel et joue ton rôle à mes côtés.

— Oui, capitaine, reprit le silencieux et fidèle Fleuret.

Bientôt des trompes de chasse avertirent les contrebandiers du commencement de la cérémonie.

Lorsque tous furent rangés en demi-cercle devant l'autel dont nous avons parlé, Mandrin s'avança vers le trépied et y mit le feu.

Une fumée bleuâtre et parfumée s'éleva en tourbillons, puis la flamme lança ses langues ardentes.

Mandrin tira de sa poitrine un parchemin, le déploya, le montra sans mot dire à l'assemblée. Cette feuille d'un blanc jauni était couverte de grands signes cabalistiques rouges et noirs.

Après l'avoir montrée, il passa lentement sur la flamme une lame d'acier.

Puis, déconcertant l'attente des spectateurs, il fut prendre place sur un siège élevé.

Quatorze rangs de sièges avaient été édifiés en gradins, il s'était réservé une sorte de trône au quinzième degré.

Il fit signe à ses compagnons de s'asseoir et s'assit lui-même.

Lorsque le silence témoigna suffisamment de l'attention des auditeurs, il se leva et prononça le discours suivant.

« Vous voyez, chers compagnons, un chef qui a su braver plusieurs fois les caprices de la fortune et les périls des combats.

Éprouvé depuis longtemps par les bizarreries du sort, j'ai vu ma puissance tour à tour affermie et ruinée. J'ai commandé en souverain, j'ai vécu dans les fers et, dans ces différents états, mon âme inébranlable a vu d'un œil égal et ses pertes et ses succès.

« Un seul souvenir m'afflige.

« Ne croyez point, chers compagnons, que je porte mes regrets sur cette abondance d'or qui aurait pu éblouir mes yeux ou sur les plaisirs tranquilles de cet ermitage qui devait être cher à mon cœur.

« Que des archers, acharnés à ma perte, m'aient traité avec infamie, j'excuse leurs fureurs.

« Que des juges, imbus des prétendues idées du bien public, m'aient envoyé au supplice, j'oublie l'erreur de leur conduite.

« Les uns ont des maîtres; ils doivent obéir. Les autres ont des lois; ils doivent les observer et les suivre.

« Mais... le dirai-je? Que de vils employés aient porté sur moi leurs mains, qu'ils m'aient terrassé, qu'ils m'aient insulté, qu'ils attribuent à leur bravoure ce qu'ils ne doivent qu'à la trahison, — voilà ce qui m'indigne profondément.

« Mais je saurai punir la trahison et venger l'affront qui m'a été fait.

« Le traître a été payé; à tous ceux qui l'ont soudoyé je jure une haine implacable.

« C'est la ferme et ses gros traitants.

« Je veux leur porter une guerre terrible qui ne s'éteindra que dans leur sang ou dans le mien. Si ma mort devient nécessaire à l'exécution de mes projets, puissè-je dès ce moment immoler toutes ces victimes à ma vengeance et descendre chez les morts!

« Cet autel, cet encens, ces feux sont les garants des serments que je fais.

« C'est peu de les prononcer au Dieu du ciel et des enfers, je vais les écrire de mon sang.

« Approchez, chers compagnons, et jurez avec moi! »

Mandrin, à ces mots, s'avance vers l'autel.

Ses compagnons, d'un air pénétré de la solennité de la cérémonie, l'entourent.

Mandrin tire son épée, met un genou en terre. Il dirige la pointe de son arme vers son bras, ouvre la veine et prenant ensuite

une plume que son lieutenant lui présente, il la trempe dans le sang qui s'échappe et trace sur le parchemin de mystérieux caractères.

Il se penche ensuite vers le trépied. fait des invocations magiques, jette de nouveau l'encens sur la flamme et jure à la ferme et à ses commis une haine inextinguible.

La cérémonie terminée dans sa partie mystique, le capitaine prend place une seconde fois sur son trône et, les yeux rayonnants d'une joie orgueilleuse, il montre à ses compagnons l'immense panorama de la France et de la Savoie étendu sous leurs yeux :

— Chers amis, dit-il, promenez vos regards sur ces riches contrées.

« Voilà votre royaume !

« Voilà le théâtre de vos expéditions futures.

« L'une de ces terres a des richesses que l'autre refuse d'admettre ; transportons-les d'un royaume dans un autre et ainsi favorisons le commerce des deux nations ; je vous en donne le droit et, dès ce moment, je renonce à l'obscur industrie qui imite dans l'ombre les monnaies des souverains. Aujourd'hui, c'est le fer et le fusil en main qu'il nous faut travailler. Vous avez des armes, des chevaux, des mulets ; vous êtes en nombre. Si les employés veulent nous faire obstacle, mort aux employés !

D'unanimes applaudissements accueillirent ce discours.

Mandrin, malgré l'emphase de ses paroles, était sincère. Il était réellement décidé à renoncer à la fausse monnaie et aux vols de grands chemins ; il dépouillait le bandit et s'élevait au degré d'insurgé contre la douane et l'impôt.

Ses compagnons étaient tout fiers d'apprendre de lui qu'en faisant leur métier de contrebandiers ils remplissaient une mission utile et favorisaient le commerce de plusieurs nations. Ils allaient « exercer un droit, travailler le fusil à la main ». Ces expressions leur allaient au cœur.

La bande va devenir une armée internationale qui livrera bataille aux troupes du roi.

En terminant sa séance officielle, le capitaine fit reconnaître pour ses lieutenants Périnet et Fleuret, et pour administrateur général son frère Claude.

Les deux lieutenants furent chargés de communiquer à la troupe

les règlements d'une discipline vraiment militaire, et de les faire observer.

Les cavernes du Balme avaient été choisies pour résidence provisoire.

Mandrin et Fleuret avaient visité Roquairol et avaient constaté l'impossibilité d'y organiser un campement. On eût dit que le château avait été secoué par un tremblement de terre.

Quel étonnement à cette vue !... Quelle amère déception !

Longtemps ils parcoururent les ruines en cherchant vraiment la cause.

— Ils auront préféré se faire sauter à se rendre, dit Fleuret. Mais en somme c'est encore aux gens de Grenoble que nous devons cette catastrophe.

Après avoir parcouru le château, ils en sortirent pour chercher aux dehors les issues secrètes des grandes cavernes avec la campagne.

Tout à coup ce cri moqueur se fit entendre non loin d'eux.

— Mandrin ! Mandrin !...

— Ah ! le voilà encore cet oiseau de malheur, fit le capitaine. Cette fois je ne l'épargnerai pas.

Il arma ses pistolets et observa autour de lui. Le même cri se répéta. Mandrin s'élança dans la direction d'où la voix de Fifi-la-Grosse-Tête s'était fait entendre. En contournant un rocher, il l'aperçut qui fuyait et il tira.

L'idiot blessé tomba en poussant un hurlement de douleur, mais presque aussitôt se releva et se reprit à fuir.

Il avait sur le capitaine une avance de trente ou quarante pas et il était servi dans sa fuite par les difficultés mêmes du terrain.

Ce sauvage, plus agile qu'un orang-outang, finit par disparaître, et il eût échappé à la vengeance de Mandrin si le sang de sa blessure n'eût marqué sa trace.

Le capitaine et son lieutenant, tout en le maudissant, le suivirent et arrivèrent ainsi à l'entrée d'une grotte d'accès assez difficile. Ils s'arrêtèrent à l'entrée en se dissimulant sur les côtés de l'ouverture et écoutèrent. Deux voix bien distinctes parvinrent jusqu'à eux et Fleuret reconnut une voix de femme.

Sans plus hésiter ils entrèrent.

C'était l'idiot et sa mère, la femme Médard.

L'arme au poing ils s'avancèrent vers ces deux individus, stupéfaits et remplis d'épouvante.

— Ton fils ne va-t-il pas finir de m'insulter ? cria Mandrin d'un ton menaçant.

— Hélas ! capitaine, vous le savez, c'est un innocent.

— Il sait fort bien qu'il m'insulte. Mais comment es-tu ici et où est ton mari ?

— Mon mari est mort, monsieur.

— Ah ! Et depuis combien de temps as-tu quitté le château ?

— Depuis l'explosion et l'incendie, répondit la femme Médard, ou, pour mieux dire, depuis que M. Claude, votre frère, a dû l'évacuer avec Périnet et les siens.

— Je ne connais rien de ces événements, dit Mandrin, j'attends de toi de me les apprendre.

Puis se tournant vers Fifi :

— Toi ! va te promener dehors et rappelle-toi que, sans ta mère, je te tuais comme un mauvais chien.

La Grosse-Tête obéit ; le capitaine et son lieutenant s'assirent sur les pierres qui servaient de sièges et la femme Médard leur raconta tous les faits qui s'étaient accomplis à Roquairol depuis la malheureuse chasse à l'ours.

Mandrin écouta ce récit avec une avide curiosité.

Il s'informa ensuite de la direction prise par Claude et Périnet, et des intentions qu'ils avaient pu communiquer à leurs compagnons.

La femme Médard put lui donner quelques renseignements dont il fit son profit.

Elle avait grand intérêt à lui être agréable. En le voyant, elle s'était crue à sa dernière heure. Mais, contrairement à ce qu'elle supposait, Mandrin ne savait rien de ses trahisons puisqu'il n'avait revu encore aucun survivant de Roquairol.

D'après ses indications, Claude et Périnet étaient partis pour Voreppe et de là, en traversant les bois de Saint-Laurent, ils devaient se rapprocher de la frontière du côté de Chambéry.

Le capitaine et son lieutenant se mirent en marche dans la direction de Voreppe.

Lorsqu'ils arrivèrent dans ce village ceux qu'ils cherchaient l'avaient quitté depuis plusieurs jours.

Avant de s'aventurer plus loin à travers bois et montagnes, ils voulurent prendre quelque repos et se procurer un guide.

Sur ces entrefaites se présenta dans la petite auberge où ils se trouvaient un jeune homme qui, lui aussi, avait besoin d'être mis sur le chemin qu'il désirait suivre. Il se rendait à Roquairol.

— Vous ne pouviez pas mieux tomber, lui dit l'aubergiste. Justement nous avons ici deux personnes qui en viennent.

— Pourrais-je leur parler?

— Suivez-moi dans la chambre du fond, où ils sont à déjeuner.

Le voyageur suivit l'aubergiste qui l'annonça en disant :

— Voici, messieurs, un jeune homme qui arrive de Grenoble et qui va à Roquairol. Il ne connaît pas le chemin et vous serait obligé de le lui enseigner.

Puis il se retira.

A ces noms de Grenoble et de Roquairol, Mandrin se tourna vivement vers le nouveau venu.

Celui-ci s'arrêta au milieu de la chambre et s'écria avec étonnement :

— Quoi! c'est vous?... Vous ne me reconnaissez pas?...

— Je crois vous voir pour la première fois de ma vie, répondit le capitaine.

— Vous êtes Louis Mandrin et monsieur Jacques Fleuret, votre lieutenant.

— En effet. Eh bien?...

— C'est moi qui vous ouvris les portes de la prison du palais de justice et qui, avec deux de mes camarades, vous conduisis jusqu'au rempart.

— Ah!... Soyez donc le bien venu, l'ami, dit le capitaine en tendant la main au jeune homme, et prenez un verre avec nous. Il est vrai que la nuit était si noire que je n'ai pu vous voir. En somme, pour moi, dans cette aventure de Grenoble, tout est resté mystères et ténèbres... Voyons, buvez un verre... Remettez-vous...

Il lui versa à boire et, après avoir trinqué, il reprit :

— Ah! c'est vous qui nous avez ouvert les portes et donné la clef des champs... Qui êtes-vous donc pour avoir pu nous rendre un tel service?

— Je suis Joseph Peyre, compagnon charpentier à Grenoble, rue Saint-André.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.